

L'« estrade de Gévaudan ».

Souvenirs et renaissance du pèlerinage de Saint-Jacques au Puy-en-Velay (XIX^e-XX^e s.)

Après avoir consacré dans un précédent numéro des *Cahiers de la Haute-Loire* un article qui a rappelé comment a été remis en honneur le pèlerinage de Compostelle en France aux XIX^e et XX^e siècles¹, on tire du même dossier ces quelques pages consacrées au passage au Puy même des anciennes routes pèlerines vers Saint-Jacques, sous plusieurs aspects locaux : souvenirs et renaissance en Velay ; connaissance plus générale du tronçon le plus rapproché du Puy de l'ancienne « *via Podiensis* ». (Note de la Rédaction, *C.H.L.* 2008, n. 1, p. 321).

L'article précédent a permis d'établir que le pèlerinage médiéval à Saint-Jacques, et son rapport avec le pèlerinage particulier du Puy, n'avaient pas été entièrement oubliés des érudits français des siècles précédents, ni de ceux du Velay. Mais du chemin lui-même, on ne savait rien. Au début du XIX^e siècle, un oubli profond avait enseveli tout ce qui pouvait avoir trait aux pèlerinages d'antan. Sous l'action des intendants de nouvelles routes avaient été dessinées et il y a longtemps que les axes du grand commerce ne se confondaient plus avec les itinéraires qui menaient aux grands sanctuaires de la chrétienté. Certes, à l'article « Pèlerinage » de son fameux *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*, Adolphe Chéruel (1809-1891) mentionne bien Saint-Jacques de Compostelle. Mais, dans l'énumération succincte qu'il donne des *Lieux de pèlerinage les plus célèbres*, Le Puy brille par son absence². La situation est à peine différente dans l'*Histoire des Français des divers États*, composée par l'aveyronnais Amans-Alexis Monteil (1769-1850). Assurément, ce pourfendeur de l'« histoire-bataille », vouée aux seules gloires, avait entrevu, dès avant Siméon Luce (1833-1892), l'importance des pèlerinages et le rôle "postal" auquel se prêtaient volontiers les pèlerins. C'est pourquoi l'une des *Épîtres du frère Jehan, cordelier de Tours, au frère André, cordelier de Toulouse* dans le volume que cette *Histoire* consacre au XIV^e siècle, s'intitule « Le pèlerinage de Saint-Jacques »³.

¹ Humbert Jacomet, « La redécouverte de Gotescalc, évêque du Puy (X^e siècle) - « premier pèlerin connu de Saint-Jacques » - et le renouveau du pèlerinage de Compostelle aux XIX^e et XX^e siècles », *Cahiers de la Haute-Loire*, 1909, p. 321-398.

² « La Terre sainte n'était pas le seul lieu de pèlerinage, il y en avait de très célèbres en France, spécialement Saint-Martin de Tours, Saint-Gilles, Saint-Michel en péril de mer, Rocamadour près de Cahors, Notre-Dame de Liesse dans le diocèse de Laon, etc. Hors de France, Saint-Jacques de Compostelle et Notre-Dame de Lorette (...) » (*Dictionnaire* (...), seconde partie, Paris, Hachette, 1855, p. 966-967). Et de citer le *Chant des pèlerins de Saint-Jacques* étudié par Victor Le Clerc.

³ Le dessein de Monteil était d'écrire une Histoire qui ne fut pas l'histoire des rois, des prêtres, des guerriers, d'un, de deux, de trois états seulement, mais qui embrassât celle des paysans, des artisans, des marchands qui forment presque toute la nation (*Histoire des Français (...) aux cinq derniers siècles*, premier volume XIV^e siècle, 3^e édition, Paris, W. Coquebert, 1846, préface, p. i). Monteil est l'inventeur du concept d'histoire-bataille (Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel*, VIII, « Français des divers états (...) », 1828, col. b ; Jacques Bousquet, « Monteil et l'art (...) », *Revue du Rouergue*, 95 (2008), p. 305).

Monteil y conte les péripéties advenues à l'épouse d'un procureur, Marion, heureuse d'avoir à remercier le grand apôtre par l'intercession duquel elle a obtenu un fils. C'est là prétexte à de buissonnières randonnées, car non seulement Marion est curieuse de tout, mais elle doit, en outre, une chandelle à saint Pierre, invoqué à Remiremont, qui lui a accordé une fille. Ayant reçu la bénédiction d'usage, la voici jetée sur la route de Poitiers, puisqu'elle part de Tours. À Lusignan, elle s'enchant de la fée Mélusine qu'elle aurait aimé surprendre volant au-dessus des hautes tours du château. Bref, parvenue à Bordeaux, la jeune femme court un danger qui lui fait se souvenir de Notre-Dame du Puy, à laquelle elle se voue incontinent. Échappée par miracle aux assiduités d'un hôte un peu trop empressé à son égard, elle se lance vers Le Puy-en-Velay. Ce n'est pas en vain qu'elle a pris la précaution de ferrer son bourdon par les deux bouts, car trente jours d'épouvante au milieu de montagnes impénétrables, parsemées de vastes forêts, entrecoupées de vastes solitudes, l'attendent. Son vœu accompli, au milieu des estropiés et de la foule des malheureux venus implorer le secours de la Vierge, c'est par le chemin de Viviers et les plaines du Languedoc qu'elle renoue avec le voyage de Saint-Jacques⁴. Ainsi, Monteil ne souffle-t-il pas un mot des hauteurs de l'Aubrac. En vain, chercherait-on dans ce récit la moindre allusion à ce que fut jadis le chemin des pèlerins, à travers l'Auvergne et le Gévaudan⁵ (ill. 1 et 2).

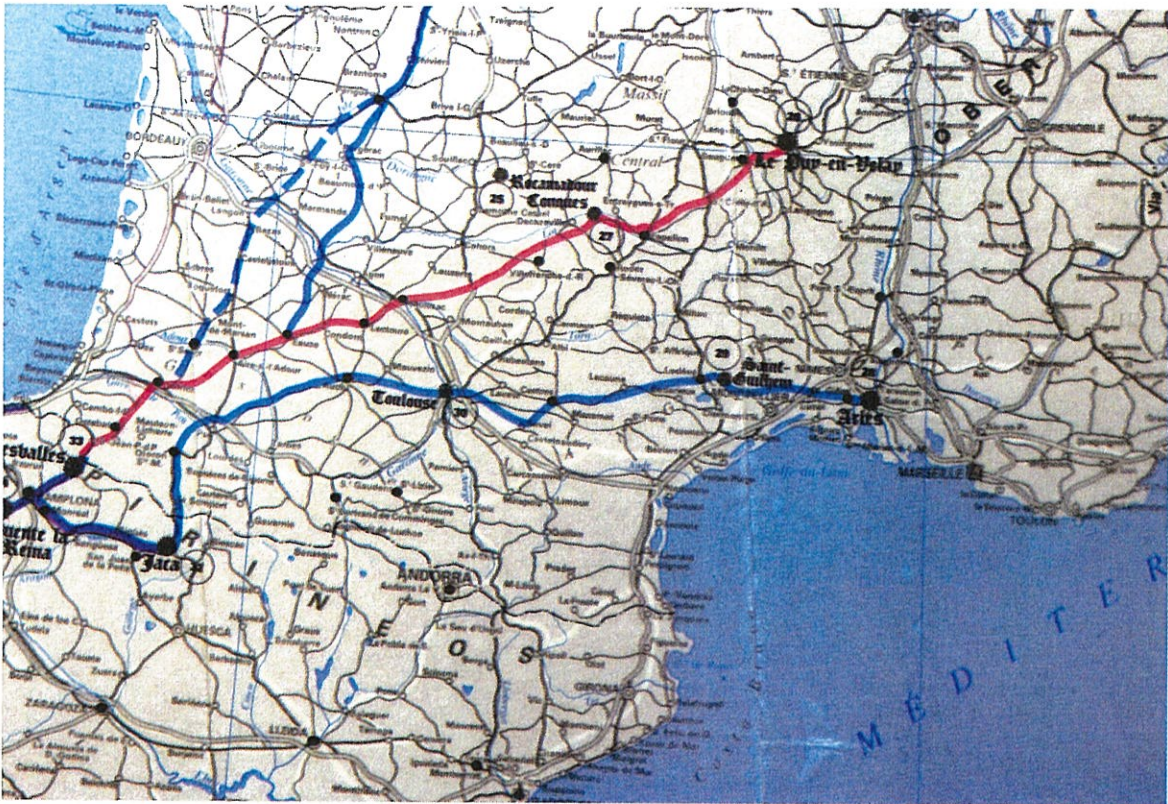
Certes, avant-guerre, un inspiré, André Mabille de Poncheville (1886-1969) (ill. 3), était venu au Puy suivre la voie lactée. C'est que, des quatre chemins français de Compostelle le pèlerin-poète, comme l'avait surnommé François Mauriac (1885-1970), avait choisi celui qui, glissant le long de la Bourgogne, fit jadis passer par Le Puy [son] compatriote Adalard de Flandre. Venant de Saint-Bonnet-le-Froid, où Louis Pize (1892-1977) lui avait offert l'hospitalité⁶, il s'était acheminé à pied depuis Tence, passant par Saint-Jeures où

⁴ Ayant conseillé à son héroïne de faire ressemeler ses chaussures et ferrer à neuf son bourdon, il lui fait dire : « Je poursuivis ma route vers Notre-Dame du Puy par le chemin le plus direct. J'avais à traverser une vaste contrée montueuse, dont les diverses parties, sous les divers noms de Quercy, de Limousin oriental, de Haute-Auvergne, de Rouergue, de Gévaudan et de Velai, ne forment qu'un même et vaste pays, élevé au-dessus du reste de la France, à laquelle il semble étranger par son climat, par son langage, ses mœurs et ses habitudes. » (*ibidem*, I, 1846, p. 363 ; le récit de Marion court de la p. 356 à la p. 372, pour ce qui est du seul « Pèlerinage à Saint-Jacques » qui s'arrête au seuil des Pyrénées et qui forme l'Épître XC ; Marion arrive au Puy p. 368, après avoir beaucoup vu et entendu).

⁵ Auteur d'une *Description du Département de l'Aveiron*, publiée en 1802, Monteil qui fut professeur d'histoire à l'École centrale du même département, de 1795 à 1802, était bien placé pour connaître Aubrac. Voici ce qu'il trouve à en dire : « C'est au milieu de ces ruines [géologiques] noircies depuis tant de siècles [par les éruptions volcaniques], au milieu d'une solitude lugubre et de vastes forêts qu'était située l'abbaye d'Aubrac, dont la dotation s'élevait à plus de cent mille francs de rente. En ce lieu, où la joie éclatait, où la bonne chair attirait la bonne compagnie, où les marmites bouillaient sans cesse, règne maintenant le silence glacé des tombeaux » (I, Rodez, 1802, réimpression de 1979, p. 22-23). À lire la suite, l'on se demande s'il a seulement jamais visité les lieux. Un coup d'œil jeté sur les *Mémoires pour servir à l'Histoire du Rouergue* du chanoine Pierre Bosc (1753-1804), en son temps professeur au Collège royal de Rodez, l'aurait instruit (I, Rodez, 1797, rééd. 1903, p. 139-144).

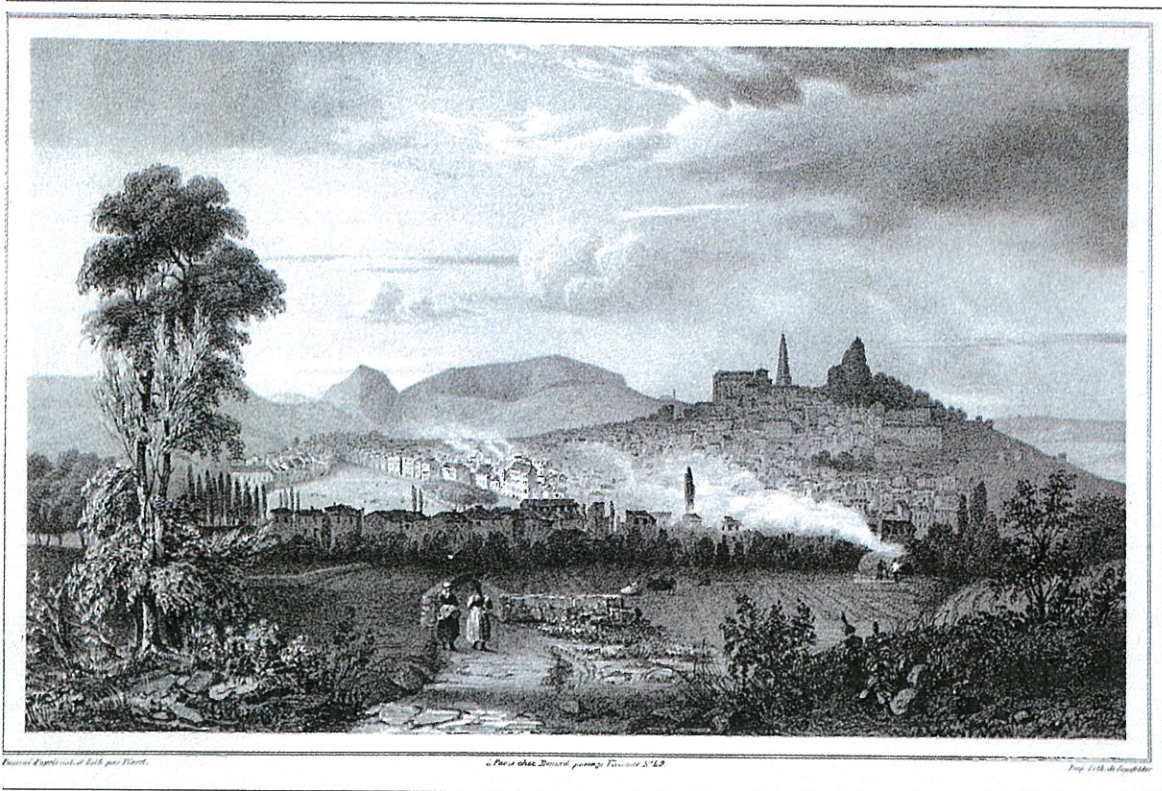
⁶ Raymond Oursel aussi baptisa Chemin des Bourguignons l'itinéraire jadis emprunté par Adalard, fondateur de l'hôpital d'Aubrac (2009, n. 119 et 124). Quelques années plus tard, Louis Pize devait écrire : « Nous gardons le souvenir de cette belle nuit d'août 1926 où il nous fut donné de l'accompagner, à travers nos montagnes vivaroises, de La Louvesc à Saint-Bonnet-le-Froid. Il arrivait de Tournon-sur-Rhône : nous l'avions vu à Saint-Félicien descendre d'un car rustique devant la maison du Pigeonnier. M. de Poncheville partait pour Le Puy, où il retrouvait l'un des grands chemins qu'au Moyen Âge suivirent les fidèles de Saint-Jacques. Auparavant, il avait voulu s'arrêter à La Louvesc, devant le tombeau de saint François Régis (...). Le céleste chemin de Saint-Jacques, nous le découvrons ensemble, illuminant sur nous cette nuit si pure de montagne, tandis que nous marchions entre bois et ravins, sur les frontières du Vivarais et du Velay. Elle est bien touchante la page où M. de Poncheville a fixé le souvenir de cette étape ! (...) Deux jours après, le voyageur nous disait adieu, sur la lisière

l'«estrade de Gévaudan». Souvenirs et renaissance du pèlerinage de Saint-Jacques au Puy-en-Velay (XIX^e-XX^e s.)



l. 1 - Carte générale : Le Puy-en-Velay, la via Podiensis, détail de la carte "Los caminos de Santiago de Compostela", CNIG Espagne et IGN France

l. 2 - Vue du Puy depuis l'est, lithographie de Viard, XIX^e siècle





Ill. 3 - Portrait d'André Mabile de Poncheville (collection particulière)

Poncheville dans *Le chemin de Saint-Jacques*, 1989, évoque son passage dans cette auberge-épicerie en 1927



il fit étape, gravissant le lendemain les hauteurs du Meygal au col de Raffy, descendant par Queyrières, puis Blavosy, de sorte qu'au soir du premier septembre 1926 il aperçut, peu avant d'enjamber la Loire, « ce rocher Corneille (...) que surmonte une statue de la Vierge du plus saisissant effet »⁷. Il sut aussitôt qu'il allait au-devant de « la plus extraordinaire ville de France » et que « plus qu'un relais ordinaire sur le chemin de Saint-Jacques, Le Puy était un rendez-vous. Du reste, n'était-il pas évêque du Velay ce Gotescalc qui, « dès l'an 951 (...), franchit les Pyrénées pour aller en Galice »⁸ ? Au matin suivant, par l'autocar, il avait pris la route du Gévaudan en direction de Saint-Chély d'Apcher. Là il descendit de la machine et poursuivit sa marche à travers l'Aubrac⁹.

pourtant atteindre la ligne bleuâtre des succs, qui prolongent sur l'Occident la chaîne du Mézenc. Les lampes étaient allumées quand il arrivait dans le village de Saint-Jeures (...) » (L. Pize, *Un pèlerin-poète : Mabile de Poncheville* (extrait du *Correspondant* du 25 juillet 1933), Paris, 1933, p. 21-22). Mabile avait écrit, de son côté : « Mon hôte me met à travers bois sur la route de Tence, nous nous disons adieu à l'ombre des pins qu'il chérit autant que les cyprès, et je poursuis seul » (*op. cit. infra* n. 148, 1930-1984, « Vivarais et Velay », p. 25).

⁷ Comme il en a convenu lui-même, le pèlerin-poète devait beaucoup aux *Légendes épiques* de Joseph Bédier ainsi qu'à *L'art religieux du XII^e siècle* d'Émile Mâle (A. Mabile de Poncheville, *Le chemin de Saint-Jacques*, Paris, Bloud & Gay, 1930, rééd. Dunkerque, 1984, p. 14, note 2, et p. 24-30). Sédruit, le pèlerin-poète devait revenir au Puy. Ce fut pour y parler de « La Vierge dans l'art », le dimanche 3 juin 1956, jour de la Fête-Dieu, lors des fêtes données pour le centenaire du couronnement.

⁸ Contacté par Louis Bourbon, Mabile de Poncheville avait adhéré dès 1950 à la jeune Société des amis de Saint-Jacques, *Le chemin de Saint-Jacques*, II - Le Puy, 1984, p. 31-32 et 35.

⁹ C'était le 2 septembre 1926. Après une brève apologie de l'auto-car, succédané de la diligence, Mabile qui a scruté des yeux le paysage a aussi noté les villages et les bourgs : Espaly, Monistrol-d'Allier, puis, vers midi, Saugues, au centre d'une cuvette, où la plupart des voyageurs sont parvenus à leur destination. Il lui faut prendre une autre ligne. C'est bientôt la vallée de la Truyère et Malzieu, bourg, enfin Saint-Chély. Plus d'un signe - croix, lourde bâtisse à allure d'hôpital, chapelle - lui avait confirmé qu'il était bien sur l'ancienne route des pèlerins. Il ira dormir à Fau-de-Peyre. (*Le chemin de Saint-Jacques*, III - Gévaudan, 1984, p. 42-49).

Plus près, en 1950, c'était du Puy également que l'abbé Henri Engelmann avait amorcé, avec deux compagnons, prêtres comme lui, son¹⁰ retour à Saint-Jacques.¹¹ Cette fois, renonçant à la bicyclette, il était parti sans autre recours que ses pieds¹⁰.

La vérité est que, déjà averti par Odo de Gissey de l'existence d'un hôpital dit de Saint-Jacques au voisinage de la porte éponyme, nul Ponot tant soit peu instruit de l'histoire de sa ville ne pouvait ignorer, - surtout après l'impression du *De Podio* -, que le chroniqueur Étienne Médicis (c.1475-1565), dénombrant avec complaisance les issues de la cité vellave qui en comporte onze, avait écrit, à propos de la cinquième communément «appelée la porte Saint Jacme, que celle-ci n'était autre que la porte par laquelle on sort d'icelle ville du Puy pour aller au pèlerinage du glorieux apôtre monseigneur Saint Jacques le Major en Compostele ou Galice»¹¹ (ill. 4).

Que cette assertion n'ait nullement été sous sa plume la réminiscence de quelque coutume révolue, c'est ce que démontre le silence observé à l'égard du pèlerinage de Saint-Gilles lorsqu'il mentionne la porte de ce nom. Du reste, il cite plus loin, parmi *las torches dous Mestiers, celles del Saint Sepulchre, de Saint Peire de Roma, de Saint Jacme* qui sont lieux de chrétienté dont les visiteurs n'exercent en principe d'autre besogne que celle de pèlerin¹². Un peu plus tard, si l'on en croit Jean Burel, *les bailhes de la confrerye Saint-Jacques* défilaient en bon ordre dans le convoi des funérailles du seigneur de Saint-Vidal¹³.

Toutefois, lorsqu'en 1875 Augustin Chassaing (1830-1892) (ill. 5), éditeur du *De Podio*, évoque à propos de ce même Jean Burel (c.1540-1603) qui fut dévot de Saint-Jacques¹⁴, «ce pèlerinage, jadis, très en faveur au Puy» et que, se souvenant de la rue qui en porte

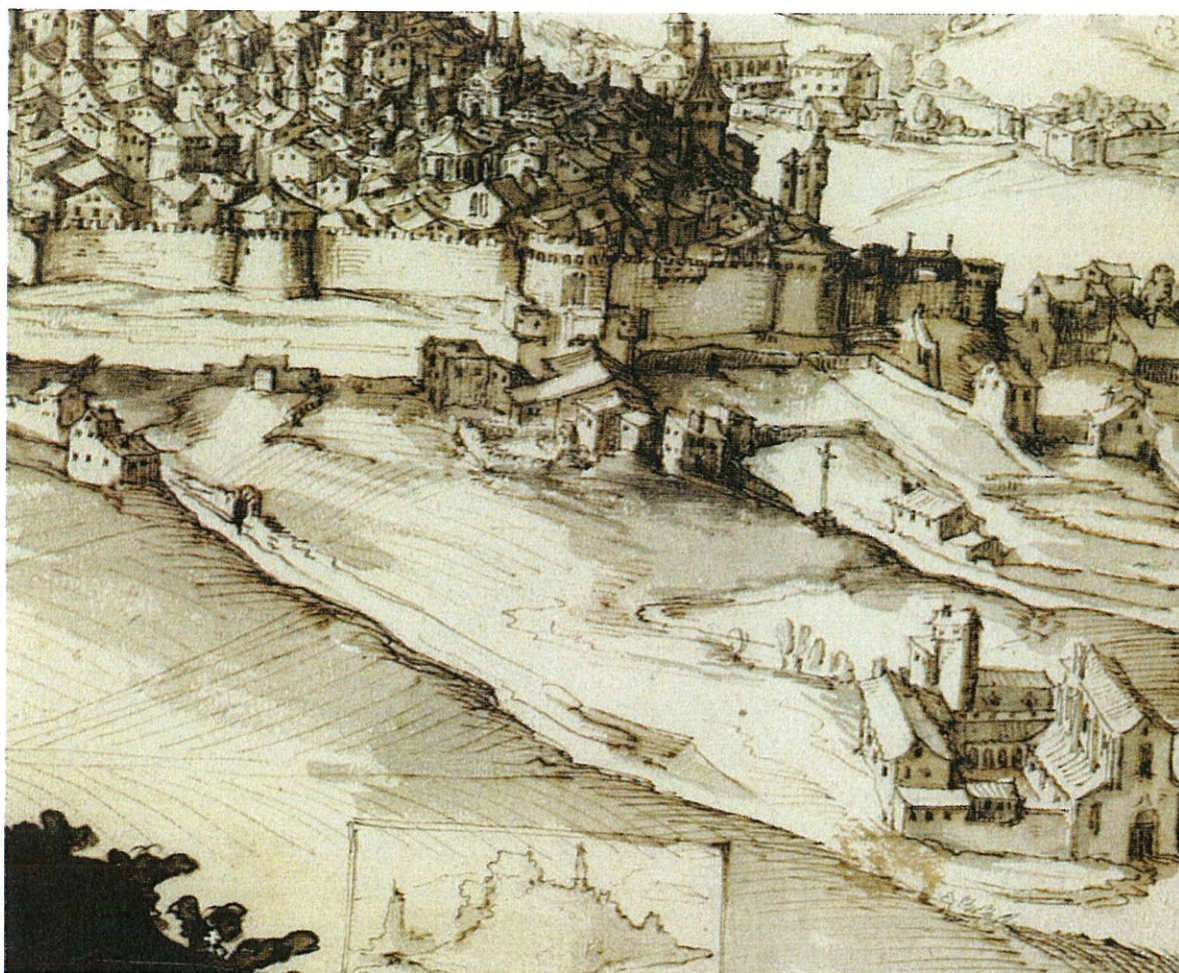
¹⁰ C'est en repartant du Puy, en 1951, «sans bicyclette (...), mais attentifs à mettre nos pas, aussi exactement que possible, dans les pas de nos pères», que trois prêtres, dont l'abbé Henri Engelmann, aumônier du Lycée de jeunes filles de Grenoble, s'est fait le porte-parole, ont invité à ce retour («Retour à Compostelle», *Études*, février 1952, p. 168 ; *M_S*, n. 101). Au mois de juin 1951, en tête d'un numéro spécial de la revue *Promesses, Lien d'amitié des lycéennes et collégiennes catholiques*, qu'il dirigeait, numéro intitulé *La route des cathédrales*, on lit ceci : «Sur la route de Rome, de Sienne et d'Assise, quelques jeunes françaises s'en sont allées hier». C'était l'année du grand jubilé (2003, n. 43). «Elles en ont rapporté leur printemps d'Italie. Sur la route de Saint-Jacques, baron de Galice, elles ambitionnent de porter leurs pas demain». Ce pèlerinage eut lieu au cours de l'été 1951. En 1954, en parlant du *Camino francés*, le père Engelmann devait écrire : «Chaque année voit grandir le nombre de ces pèlerins [à pied], solitaires ou groupés, qu'attire la route merveilleuse». Et il concluait : «Puissons-nous, pèlerins comme nos pères, réapprendre le chemin de France» (*Le chemin des Espagnes*, Paris, 1954, p. 48 ; *M_S*, n. 101 et 103). L'abbé Engelmann fut membre de la Société des amis de Saint-Jacques.

¹¹ Augustin Chassaing, *Le Livre de Podio*, Le Puy, II, 1874, p. 273. Sur les onze portes de la ville, cinq trahissaient par leur nom la destination des voies qui s'en échappaient. C'était le cas des portes Montferrand, Vienne, Avignon, Saint-Gilles (*infra* n. 30) et Saint-Jacques. Au voisinage de ces deux dernières portes, il existait un hôpital du même nom. Les portes Saint-Robert et Saint-Agrève appartenaient au cloître (Ulysse Rouchon, «Les fortifications de la ville du Puy», *Congrès archéologique de France*, 71^e session, Le Puy, 1904, Paris-Caen, 1905, p. 358-372).

¹² Augustin Chassaing, *Ibidem*, II, 1874, p. 282.

¹³ Augustin Chassaing, *Mémoires de Jean Burel bourgeois du Puy*, Le Puy, Marchessou, 1875, p. 260. Outre Jean Burel qui fut pèlerin de Galice en 1591 (*infra* n. 22), il arrivait de loin en loin que des pèlerins étrangers au Velay, viennent au Puy prendre leur départ pour Saint-Jacques comme il advint en 1597 à ce Calviniste de Genève, qui, «ne pouvant plus supporter la sinderese & remords de conscience, qui iour & nuict le becquetoit» vint au Puy «pour s'y faire Escholier de la vraye Doctrine, & Creance Catholique», abjura, se confessa, communia et voua «le pèlerinage de S. Iacques, lequel il poursuiuit ayant distribué cinq cens escus d'aumosnes aux pauvres Pelerins» (Odo de Gissey, *Discovrs (...)*, 1^{re} éd., 1620, p. 623-624).

¹⁴ À la date du 16 septembre 1591, Jean Burel a noté dans ses *Mémoires* : «Suis parti de cette ville [Le Puy] pour m'en aller à Saint-Jacques en Galice et en suis revenu et arrivé en cette ville la veille de la Saint-André». La vigile de saint André étant le 29 novembre, il est raisonnable de supposer comme l'a fait Jean Chaize que Jean Burel s'est rendu en Galice à cheval (J. Chaize, «Le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle vu à travers quelques pèlerins de notre région (...)\», *Bulletin historique de la Société académique*, 50 (1974), p. 41 ; «Saint Jacques témoin», *Le Fil de la Borne*, 15, 1992, p. 80).



Ill. 4 - Vue de la ville du Puy au début du XVII^e siècle : muraille de la ville, porte Saint-Jacques précédée de sa barbican garnie d'une bretèche et d'échauguettes aux angles ; début du chemin de Saint-Jacques vers le couvent des Capucins et croix de Saint-Jacques. Détail du dessin aquarellé d'Étienne Martellange, 1607, (source gallica.bnf.fr/ bibliothèque nationale de France)



Ill. 5 - Portrait d'Augustin Chassaing, érudit. Cahiers de la Haute-Loire 2000

le nom¹⁵, il tente de préciser l'itinéraire de ceux qui s'y rendaient, il ne trouve rien à dire sinon que, par la route de Saugues et de Rodez, leur chemin les conduisait vers la capitale de la Galice¹⁶. Pour être succincte, cette notation n'en met pas moins sur la bonne voie. Du reste, le «jacobite» ne pouvait guère s'égarer au sortir de la ville, car il rencontrait à *ung traict et demy d'arbaleste* de la porte Saint-Jacques, une croix d'abord, dite de Saint-Jacques (ill. 6), puis, sur le plateau, non loin du cratère éteint de Croustet, riche en gemmes, un point remarquable nommé : *L'arbre Saint Jacme*, près duquel Randon-Armand VII, vicomte de Polignac (1385-1421), avait eu dessein de lever un péage dont le droit de perception aurait été sans doute d'autant plus lucratif que les fourches patibulaires se dressaient près de là, sur la hauteur de Ronzon¹⁷.

Cette vieille piste du Puy à Saint-Chély qui attaquait la côte sans se laisser rebuter par la pente ne correspondait-elle pas à cette ligne tendue *a sancto Albano usque ad Podium* qui devait être libre de toute redevance et qu'évoque une bulle pontificale du XII^e siècle reprise, en 1146, par un diplôme royal¹⁸ ? Suivant Jean Burel, une fois atteinte la plaine de l'arbre Saint-Jacques, elle piquait sur une croix de carrefour, dressée peu avant¹⁹ (ill. 7, 8 et 9). C'était la croix de l'arbre Saint-Jacques²⁰, ou encore l'oratoire du chemin de Saint-Jacques²¹. Pour avoir été témoin de nombreux ravages et excès commis dans ces

¹⁵ C'était la *charreira Saint Jacme*, nommée rue Saint Jacques, en 1513 (A. Chassaing, *Le Livre de Podio*, I, Le Puy, 1869, p. 271 et 165).

¹⁶ A. Chassaing, *Mémoires de Jean Burel*, Le Puy, 1875, introduction.

¹⁷ La présence de péages sur une voie est encore le meilleur indice de son importance comme de sa fréquentation. Voici comment Médicis s'exprime : «Autre gros debat & question sordit entre ledit seigneur Viconte & les consuls du Puy sur ce que ledit Viconte vouloit lever ledit peadge à Crosteilh (Croustet), sus l'arbre Saint Jacme, & y mist pal & armes & escripts : «*Marchans, payez le peadge &c.*» Ce que fut poursuivy depuis l'an M.CCCC.L jusques l'an M.CCCC.LV, où finalement par la porsuite desdits consuls furent yceulx pals rués par terre, & ledit peadge pour ledit lieu anichilé». En effet, l'Église du Puy se prévalait d'une bulle octroyée par Eugène III (1145-1153) prohibant «que du Rosne jusques à Alier, & de Alez jusques Montbrison, & de Saint Auban jusques au Puy, nully ne mecte peatge (...)» (A. Chassaing, *Le Livre de Podio*, II, 1874, p. 5 et 11-12).

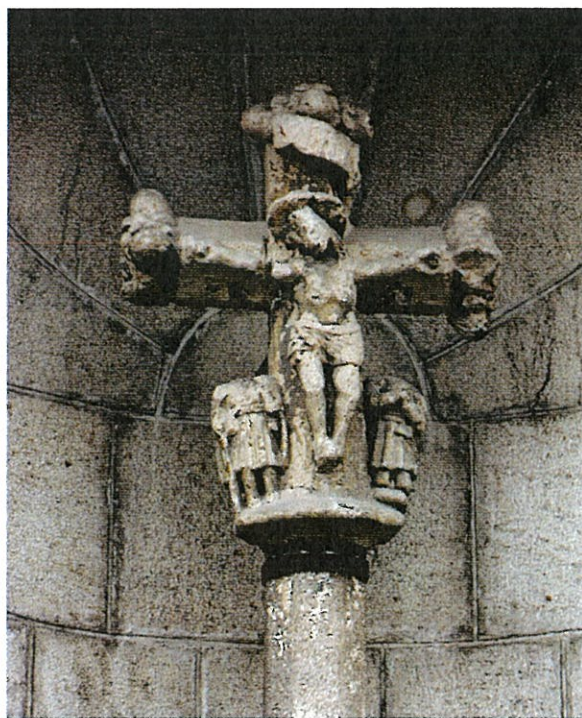
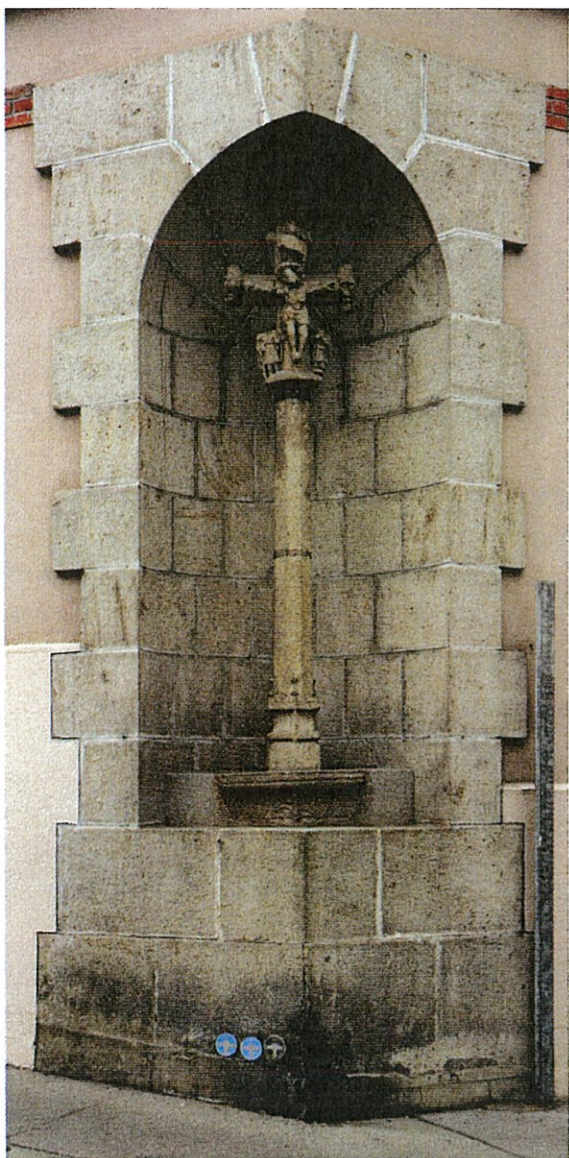
¹⁸ Louis VII qui avait pris la Croix à Vézelay passa au Puy. Là il étendit la paix du roi non seulement sur la cité épiscopale, mais aussi sur tous ceux qui y accédaient par routes, marchands et pèlerins : «(...) *nisi quia pacem & justitiam diligens, stratas, mercatores, viatores quoslibet causa orationis incedentes defensare curabat (...), pro communi commodo & pace perpetuo obtinenda (...)*». À cet effet, il renouvela l'interdiction de lever des péages indus comme d'élever des forteresses sans autorisation à l'intérieur de ce qui constituait l'hinterland ou rayon d'action du sanctuaire : «*infra metas ad ecclesiam & episcopum respicientes, videlicet a Rodano usque ad Elagium, ab Alez usque ad Montem Brisonis, a Sancto Albano usque ad Podium*» (A. Chassaing, *Chroniques d'Estienne Médicis*, I, 1869, p. 72 et 74). Le chanoine Fayard a pesé chaque mot de ces textes qui n'avaient pas échappé à l'abbé Claude Cornut (1802-1867), un siècle plus tôt (*Congrès scientifique de France*, XXII^e session, Le Puy, 1855, Paris, 1856, t. I, p. 606-607 ; A. Fayard, «Le Puy-Anicium, colonie romaine et ville sainte», *Cahiers de la Haute-Loire*, 1974, tiré-à-part, p. 2-3).

¹⁹ Jean Chaize : «elle était située sur l'ancienne voie de Saint-Jacques, et au croisement d'une route reliant directement Espaly à Vals par le bord du plateau» («Croix du Velay et de la Haute-Loire», 4^e partie : «Inventaire des croix - Le Puy», «Oratoire et croix de l'arbre Saint-Jacques», *Bulletin historique de la Société académique*, 42 (1962-1963), Le Puy, 1964, p. 102). L'emplacement de cette croix devait sans aucun doute coïncider avec «la limite des juridictions du Puy, Vals et Espaly», qu'Auguste Aymard évoque à la suite de Médicis (*infra* n. 168). Il est probable, en outre, qu'elle corresponde à cette «croix du Pal», dont il est question dans un texte de 1343 (A. Fayard, «Le Puy-Anicium», *cit. supra* n. 18, 1974, tiré-à-part, p. 9).

²⁰ «Se mirent au-dessus de l'arbre Saint-Jacques au-devant la croix (1591)» (A. Chassaing, *Mémoires de Jean Burel*, 1875, p. 287).

²¹ «Le 13 mai 1581, à la suite d'un coup manqué du sieur Visconte, à la tête d'environ quarante chevaux, les habitants du Puy, assemblés en armes à tocque-sein, se lancèrent à leur poursuite jusques à l'oratoire du chemin de Saint-Jacques, mayns ne le peurent atteindre pour ce qu'ilz estoient à cheval bien montés» (*Mémoires de J. Burel*, 1875, p. 70). Expression révélatrice qui trahit l'un de ces «*oratoires circunjacens au cerne de la ville*». Tel était aussi l'«*oratoire qu'est à la mye-voye entre Le Puy & Brive*» que Médicis évoque à l'occasion des destructions perpétrées par les iconoclastes vers 1560-1570 (*Le Livre de Podio*, I, 1869, p. 511 et p. 508 et 512).

Le chanoine Fayard a essayé de retrouver le vocable primitif de cet oratoire (*cit. supra* n. 18. 19, 1974, p. 8).



Ill. 6 - Croix de pierre du faubourg Saint-Jacques, rue de Ronzon ou rue des Capucins ou vestiges de celle de l'ancienne route de Saugues. La croix, en place, est du XVI^e siècle, son socle daté de 1772, la niche une création du XX^e siècle, lorsqu'un immeuble a occupé l'espace autrefois vide (clichés Bernard Galland)

parages au détriment des habitants du Puy, au point qu'il fallut, en 1591, un miracle pour les faire cesser, et parce qu'il alla en Galice la même année, Burel avait quelques raisons de bien connaître les lieux²² (ill. 10).

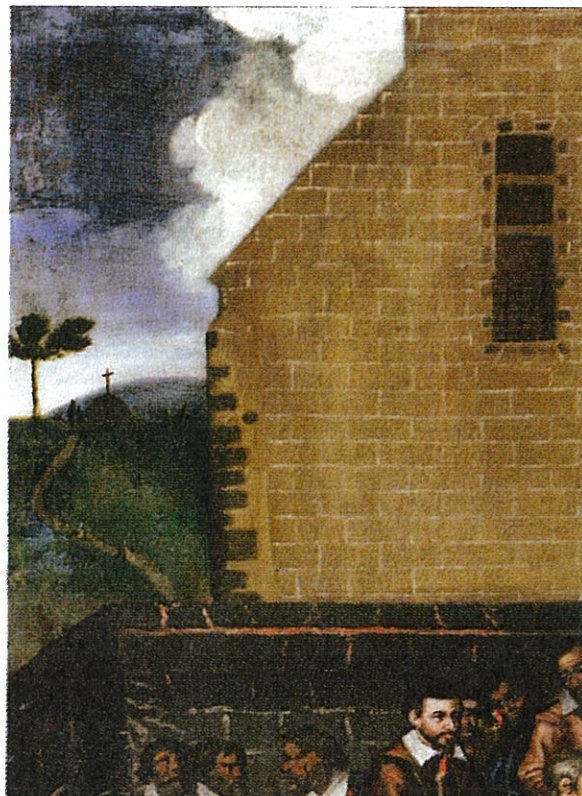
²² Jean Chaize qui a minutieusement relevé toutes les occurrences de la croix comme de l'arbre Saint-Jacques dans les *Mémoires* de Burel, conclut : « On le voit, aucune confusion n'est possible, la croix de l'arbre Saint-Jacques était érigée à la limite de visibilité du Puy. Elle n'avait de commun avec celle du faubourg Saint-Jacques que la position, en bordure de la voie » (*Croix du Velay*, cit. supra n. 19, 1964, p. 102-103). Si l'on admet qu'« un trait & demy d'arbalète » équivaut à 250 mètres, force est de reconnaître que la confusion vient de Médicis lui-même qui place à cette distance « l'arbre Saint Jacme » (*Ms*, n. 168). Pour être tout à fait précis, il faut également remarquer que la croix (dite aussi du Pal) était distincte de l'arbre (supra n. 19). Celle-ci venant avant celui-là, sur « l'ancienne route du Puy à Saugues ».



Ill. 7 - Porche ouest de la cathédrale d'où partent les pèlerins (cliché Bernard Galland)



Ill. 8 - Départ du chemin de Saint-Jacques au sortir de la ville du Puy, avec situation de l'arbre Saint-Jacques. Détail du plan d'Augustin Chassaing, extrait de : Augustin Chassaing, *Le Livre de Podio, Le Puy-en-Velay, 1874, tome 2, p. 601*



Ill. 9 - L'arbre et la croix de Saint-Jacques sur les pentes de la colline de Ronzon, avec son chemin d'accès fréquenté par des passants (pèlerins ?). Détail du Vœu de la peste de Jean Solvain de 1630, les lointains en arrière-plan derrière l'angle du bâtiment de l'évêché dans son état ancien de Jean de Bourbon (cliché Bernard Galland)

Le chanoine Auguste Fayard (1898-1986) admet volontiers que ces repères auréolés d'hagiotoponymes éloquents aient jalonné ce qui dut être l'ancien chemin de Saint-Jacques. Toutefois, il se refuse à reconnaître dans cette route l'antique voie du Gévaudan²³.

Aux alentours de 1864, l'on creusait activement des tranchées au-delà de l'entrée du vieux faubourg Saint-Jacques, dit aujourd'hui des Capucins²⁴, afin d'établir la conduite des eaux de la ville. Auguste Aymard (1808-1889) (ill. 11), sentit l'intérêt qu'il y aurait à examiner ces fouilles puisque la canalisation projetée suivait exactement la vieille route de Saugues²⁵. Il en fit donc l'étude, comme il l'a précisé, « à partir de l'endroit de la

²³ S'appuyant sur un épisode des guerres de la Ligue, rapporté par Burel, le chanoine Fayard fait sortir cette voie hors du Puy par la porte Saint-Gilles et il lui fait rejoindre l'arbre Saint-Jacques par le chemin de La Sermone. Mais, ce détour, outre qu'il permettait d'avancer à couvert pour éviter d'être repéré, s'explique par le fait que seule la porte Saint-Gilles était alors tenue ouverte, les autres accès ayant été condamnés en raison du péril (« Le Puy-Anicium », *cit. supra* n. 18-19, 1974, tiré-à-part, p. 7-8).

²⁴ La fondation de ce couvent remonte à l'année 1607.

²⁵ Le plan-guide Blaix-Foldex du Puy-en-Velay nomme ce chemin « ancienne route de Saugues au Puy ». Il fait suite, au sortir de la vieille ville, à la rue des Capucins et à l'actuelle rue de Compostelle. Le fait qu'il serve de limite de canton sur une bonne partie de son parcours est un signe certain d'ancienneté.



Ill. 10 - Incendie des blés au-dessus de « l'arbre Saint-Jacques au-devant la croix » à Ronzon. Page du manuscrit de Jean Burel (c. 1540-1603). BM Le Puy-en-Velay



Ill. 11 - Portrait d'Auguste Aymard âgé (vers 1885 ?), photographie anonyme. BM Le Puy-en-Velay, fonds Cortial, album 11

route le plus rapproché du réservoir supérieur, lequel a été placé à proximité d'un lieu marqué jadis (...) par un arbre plusieurs fois séculaire, l'arbre dit de *Saint-Jacme*²⁶, qui marquait la « limite des juridictions du Puy, Vals et Espaly »²⁷. Auguste Aymard ne fut pas déçu. Il constata, à 90 cm. sous la surface de la route, la présence de deux couches archéologiques distinctes, épaisses respectivement de 40 cm. pour la première et de 30 pour la seconde, formant ainsi deux chaussées superposées que séparait l'une de l'autre du remblai indéterminé sur de 30 cm. de hauteur moyenne. Le moins profond des deux revêtements offrait en mélange des fragments de tuiles plates à rebords, très-fortes et solides, avec des pierres pareilles en grosseur à celles du cailloutage des routes modernes. Ce conglomérat d'apparence gallo-romaine en recouvrait un autre qui devait lui être antérieur. L'observation corroborait l'ancienneté de cette voie. Aussi Aymard se crut-il fondé à assigner une date reculée à cette route que les documents, écrit-il, qualifient d'*estrade*. En effet, ajoutait-il, « de temps immémorial, [celle-ci] conduisait du Puy au Gévaudan et de là jusqu'en Espagne ». Et de conclure : « C'était au Moyen Âge (...) le chemin du célèbre pèlerinage de Saint-Jacques en Gallice ou de Compostelle, fréquenté déjà au X^e siècle par de pieux personnages de notre ville. On le sait pour l'an 951, au sujet de Godescalc, évêque du Puy, qui s'y rendit accompagné d'une nombreuse escorte »²⁸.

²⁶ Le chanoine Fayard a des raisons de penser que l'arbre en question devait être un vieil orme (*cit. supra* n. 18-19, 1974, p. 9-10).

²⁷ « Fouilles au Puy et recherches historiques sur cette ville », *Annales de la Société d'agriculture du Puy*, 27 (1864-1865), Le Puy, 1867, p. 366-367.

²⁸ Aymard renvoie ici à la seconde édition des *Discours* d'Odo de Gissey (1627, p. 257), « d'après Baronius, au tome X de ses *Annales* » (*ibidem*, 1867, p. 367-368).

donnée par

Donc bien avant l'édition intégrale du «Livre IV» du *Codex* de Calixte II, le père Fita, on savait l'existence d'un chemin menant du Puy vers Saint-Jacques. Les coquilles de pèlerins exhumées en 1860 parmi les ossements découverts lors des démolitions et fouilles faites à l'Hôtel de Ville l'avaient rappelé²⁹. Pour Auguste Aymard, la rue Saint-Jacques, qui continue dans la ville l'avenue de la route de [Saugues], désignait la place du Plot comme point de départ *intra muros* de cette voie, puisque là, devant la façade de l'église priorale Saint-Pierre-du-Monastier, elle se séparait à angle droit de la route de Nîmes, dont la rue Saint-Gilles a gardé l'empreinte³⁰.

Fasciné par la multiplicité des rapports qu'il ne cessait de découvrir entre Le Puy, l'Espagne et certaines régions du piémont pyrénéen, Charles Rocher (1832-1890) n'allait pas résister à user d'un raccourci téméraire : «Notre rue Saint-Jacques, s'exclama-t-il, en 1873, porte ce nom depuis l'année 951, qui vit Gottescalc partir de ce point de sa ville épiscopale pour accomplir un voyage en Navarre et en Gallice. La porte Saint-Jacques donnait sur la voie qui conduisait en Espagne, et cette voie formait au Puy le prolongement des Estrades venant du Rhône»³¹. Il est vrai que, dès le 16 mars 1855, le programme

²⁹ On pensait avoir mis à jour un mur de l'ancienne église Saint-Blaise. «À la paroi sud de cette muraille», avait observé M. Aymard, «se trouvaient des niches tombales [enfeux], dans l'une desquelles étaient enfermés des squelettes ; au-devant on a exhumé du sol beaucoup d'ossements qui dénotaient la présence de l'ancien cimetière Saint-Pierre et Saint-Hilaire. La seule particularité digne de remarque qu'aient offerte ces ossements, c'est que plusieurs squelettes étaient accompagnés de valves de pecten trouées comme les coquilles de pèlerins» («compte-rendu de la séance mensuelle du jeudi 15 janvier 1860», *Annales de la Société d'agriculture*, 23 (1860), Le Puy, 1862, p. 9 ; sur le *Codex* de Calixte II voir *supra* notes 26 et 40, et sur la vie érudite au Puy, *supra* n. 30, 2009).

³⁰ De l'aveu d'Auguste Aymard, cette rue était «l'une des plus importantes [voies] de l'ancienne cité», celle qui conduisait du Puy à Nîmes et que «représentent aujourd'hui la rue et le faubourg Saint-Gilles» (A. Aymard, *cit. Ms.*, n. 168, 1867, p. 370 ; voir le plan de la ville du Puy, exécuté en 1874 sous les auspices d'Augustin Chassaing, annexé au tome II des *Chroniques* d'Étienne Médicis, Le Puy, 1874). Dans l'estime de 1456, rédigée en occitan, on trouve les expressions : «foras lo portal de Sant Giry», «al chamy de Sant Giri», «en la charreyra Sant Jacme», «a l'Arbre Sant Jacme» (Philippe Ramona, «Le Puy au milieu du XV^e siècle», *Cahiers de la Haute-Loire*, 2005, p. 262, 255 et 257 ; *supra* n. 15). Ces anciennes graphies s'effacent devant le français dans l'estime de 1464. On lit ainsi : «Hors la porte Saint-Jaques», «en la couste Saint-Jaques» (*ibidem*, p. 262). De même le prénom «Jacme» s'efface devant «Jaques». La route de Nîmes ou «chemin de Saint-Gilles» a fait l'objet de diverses études (Bernard Féminier, «La Route du Midi entre La Sauvetat et Luc», *Bulletin historique de la Société académique*, 48 (1972), Le Puy, 1972, p. 79-85 (doit beaucoup à la thèse de Marcel Girault) ; Pierre-Albert Clément, «Un itinéraire méconnu : l'ancien chemin de Nîmes au Puy», *Colloque : Les routes du sud de la France*, Montpellier, 1985, Paris, C.T.H.S., 1985, p. 175-199 ; Marcel Girault, *Les chemins de Saint-Gilles*, Nîmes, éd. Lacour, 1990, p. 151-157 ; *infra* n. 51).

³¹ C'est dans la seconde partie de son mémoire (2009, n. 35), celle qui touche aux rapports de l'église du Puy avec le comté de Bigorre que Charles Rocher s'enflamme soudain. Il va d'ailleurs plus loin et porte au crédit du voyage de Gottescalc l'influence mauresque que trahit le décor de la chapelle Saint-Michel (2009, n. 36, 82 ; *Ms*140). Après avoir assigné, sans frémir, «l'édicule primitif» à «l'époque mérovingienne», il voit dans le reste «l'œuvre exclusive du doyen Truan» et ne craint pas d'ajouter : «Or cette deuxième partie de la chapelle fut commencée sous les auspices de Gottescalc (...). Gottescalc inspira sans doute l'architecte et lui communiqua le goût des délicates arabesques que l'évêque avait pu contempler dans les églises de Léon et de Castille» (*Tablettes historiques*, III, Le Puy, 1873, p. 354-355). Tout se passe donc comme si Rocher avait ici répondu *a posteriori* à la 18^e question de la 4^e section du congrès scientifique de 1855 qui portait sur le «curieux mélange d'arabesques, de fleurons exécutés dans le style oriental, d'inscriptions arabes (...)», visible «particulièrement dans la Haute-Loire» et, qui plus est : «sur des monuments antérieurs aux croisades» (Prospectus du «Congrès scientifique de France qui s'ouvrira au Puy le 10 septembre 1855» (XXII^e session, *Programme des questions qui seront soumises au congrès*, 4^e section : Archéologie et histoire, n^o 18, p. 14, col. b). Le détail des fêtes donné dans ce programme prévoyait une visite «à l'aiguille de Saint-Michel dike volcanique, chapelle du X^e siècle» (*ibidem*, p. 8). Cette visite eut lieu le 11 septembre 1855 et le commentaire architectural très pertinent que fit Auguste Aymard a été imprimé. Ce dernier sut parfaitement distinguer l'édicule du X^e siècle des parties romanes dans lesquelles il est enchâssé (*Congrès scientifique de France*, XXII^e session, Le Puy, 1855, t. I, Paris-Le Puy, 1856, p. 144-145).

établi en prévision du Congrès scientifique qui devait se dérouler en septembre au Puy, avait invité les participants à s'interroger sur le système des voies romaines dans leurs rapports avec la grande ligne stratégique qui conduisait de Lyon en Espagne à travers ce pays. Aymard, qui avait peut-être inspiré la question s'était en tous cas réservé d'y répondre³².

Cependant, Auguste Aymard jetait les yeux au-delà des limites suburbaines du Puy, lorsque, toujours à propos de la voie du Gévaudan, il faisait cette réflexion : « L'absence de textes au-delà du X^e siècle laisserait dans le doute, pour les temps antérieurs [au Moyen Âge], si l'archéologie ne venait en aide à l'histoire par les vestiges d'antiquité romaine qui ont été trouvés aux abords de la route, soit entre Le Puy et la voie dite Bolène qu'elle intersectait vers Montbonnet, soit entre ce point et Saugues »³³. Il lui importait d'ailleurs surtout de démontrer que cette voie était antérieure à la conquête romaine.

Le fait est qu'une fois parvenu à Saugues, l'on avait franchi les frontières historiques du Velay pour entrer dans le Gévaudan, sans quitter pour autant la Haute-Loire. La grande paroisse Saint-Médard, aussi vaste que pauvre, relevait, en effet, du diocèse de Mende, dont elle était séparée par neuf lieues de chemin impraticable, en raison des hauteurs de la Margeride qui l'encerclent de toutes parts. Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, le culte de saint Jacques revêtit dans ce bourg une importance non négligeable. Aux jugements de l'abbé François Fabre (1854-1932) cette dévotion tenait à ce que « Salgue était un lieu de passage fréquenté par les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle », à telle enseigne que, vers 1760, l'Hôpital Saint-Jacques de cette ville accueillait jusqu'à 270 pèlerins ou pauvres passants à l'année³⁴.

L' « estrade de Gévaudan »

Bien qu'elles ne soient probablement pas sorties des cénacles érudits, ces notations n'en forment pas moins précieux substrat. Toujours est-il qu'une génération plus tard, c'est encore une trouvaille archéologique, - fortuite cette fois et intéressant la numismatique - ,

³² *Congrès scientifique de France, Programme des questions (...)*, cit. supra n. 31, 1873 (4^e section, n° 4, p. 13, col. a). « Afin de faciliter la discussion », lit-on dans le compte-rendu de la 4^e question de la section IV, qui fut disputée lors de la séance du 13 septembre 1855, « M. Aymard, l'un des secrétaires généraux, présente à la section un magnifique plan de la voie romaine dite *via bolena*, qui a été dressé sur une grande échelle sous la direction de M. Bretagne et d'après l'invitation de la Société académique du Puy. M. Bretagne donne des explications sur cette carte qui a été relevée avec le plus grand soin à l'aide des plans du cadastre (...) ». Monsieur Bretagne était le président de séance et Auguste Aymard prit peu après la parole (*Congrès scientifique (...)*, cit. supra n. 31 1856, p. 630 et 632-644).

³³ « Fouilles au Puy et recherches historiques (...) », cit. supra n. 27, 1867, p. 369. Au sujet de la voie dite Bolène, voir supra n. 32 et infra n. 51. Sur les textes postérieurs au X^e siècle, supra n. 18.

³⁴ « Saugues est situé au passage du Lyonnais, du Forez et du Puy à Saint-Jacques, ce qui procure un grand nombre de pèlerins ou pauvres passants, que, par le mémoire que l'on a tenu, le nombre se porte environ à deux cent septante par an, auxquels on donne à souper et à coucher », dit une supplique adressée au roi entre 1752 et 1768 (abbé Fabre, *Notes historiques sur Saugues*, Saint-Flour, 1899, p. 109 et 319 ; infra n. 124). Le fait le plus remarquable à cet égard est la donation faite aux frères de l'Hospice de la B. V. Marie du Puy, le 13 mai 1217, par Pons de Douchanès, seigneurie sise dans la paroisse de Monistrol-d'Allier, de sa maison dite « *dels Salvatges* », l'actuel domaine du Sauvage, aux confins des paroisses de Chanaleilles et de Thoras, non loin du col de l'Hospitalet Saint-Roch, qui était l'un des points où l'on franchissait la Margeride (*ibidem*, 1899, p. 16, 185 et 201 ; voir à ce sujet le catalogue de l'exposition du Musée Crozatier, *Dix siècles d'activités hospitalières au Puy-en-Velay*, Le Puy, éd. des Cahiers de la Haute-Loire, 1997, p. 21, 24, 130, 132 et 135).

- * m. 121 et 122, C.H.L., 2009, p. 363.



Ill. 12 - Monnaies au nom de Raoul, roi de France (923-936) ... (clichés Bernard Sanial)

qui devait ramener l'attention sur cette antique «estrade». Jusqu'en 1953, personne ne se doutait au Puy de la découverte inopinée d'un trésor monétaire. Il fallut que Jean Lafaurie en publie une étude méticuleuse pour que cette nouvelle transpirât³⁵. Le fait est que le magot avait été exhumé sans bruit, au mois de juin 1943, sur les pentes du Mont Ronzon. Peu s'en était fallu, du reste, qu'il ne soit irrémédiablement perdu pour la science. L'examen des 156 pièces subsistantes, dont quatre frappées au Puy, au nom de Robert II, roi de France (996-1031) - munies de la légende *SANCTA MARIA* -, suggère une date d'enfouissement comprise entre 998 et 1002 (ill. 12).

Commentant, le 12 novembre 1953, devant la Société académique l'importante contribution à la connaissance de la circulation monétaire que représentait cette trouvaille, Ulysse Rouchon (1878-1960) ne put s'empêcher d'observer que la localisation de la cachette n'était pas pour étonner pour peu que «l'on se souvienne que l'ancienne route de Saugues, sortant du Puy par le faubourg Saint-Jacques, a été depuis les époques reculées le chemin suivi traditionnellement par les pèlerins, les commerçants, les voyageurs circulant entre le Velay et le Gévaudan (...). Ainsi, devait-il conclure, un voyageur venu au Puy (...) se trouva dans l'obligation de se séparer de sa sacoche (...), alors qu'il chevauchait sur le chemin de Saint-Jacques (...)»³⁶.

Ici, par bonheur, le savant à qui incombait la conservation du Musée comme de la Bibliothèque du Puy n'avait pas jugé opportun d'en référer à Gotescalc, mais il est piquant de relever que, deux ans plus tard, à la suite de la découverte d'étranges reliques

³⁵ Jean Lafaurie, «Le trésor monétaire du Puy : contribution à l'étude de la monnaie de la fin du X^e siècle», *Revue numismatique*, 5^e série, 14 (1952),

³⁶ Procès-verbal de la séance du 12 novembre 1953, tenue sous la présidence de M. Georges Paul : «Un trésor monétaire au Puy» (*Bulletin de la Société académique du Puy*, 34 (1954-1955), 1955, p. 70-71).

encastrées à la base de l'autel primitif de Saint-Michel d'Aiguilhe³⁷ (ill. 13), survenue le 20 avril 1955, Ulysse Rouchon ne put s'interdire de songer que « ces pièces, de grand intérêt (...) pouvaient provenir, au moins en partie, d'un don de Gotescalc qui les aurait rapportées de son pèlerinage à Compostelle, voire de son séjour au monastère d'Albelda », près de Logroño, dans la Rioja³⁸. C'est assez dire que le voyage de Gotescalc ne cessait de hanter les esprits³⁹. Mieux, entre 1950 et 1962, il est loisible de constater que, à l'instar des romieux et des jacobites d'antan, le chemin de Saint-Jacques devient de plus en plus omniprésent. En voici quelques preuves, glanées ça et là :

Le jubilé universel de 1950 fournit un excellent point de départ, puisque *l'Almanach de Renouveau* annonce que vingt millions de pèlerins sont attendus à Rome cette année-là⁴⁰. Un article sur les *Roumieux* d'autrefois était donc bienvenu pour évoquer ces voies traditionnelles, - chemins encaissés ou larges estrades -, au long desquelles moines et religieux hospitaliers s'étaient ingéniés à assurer un vrai service des pèlerins, tant de Rome que de Compostelle ou du Puy⁴¹. Dès l'année suivante l'allusion à ces voies se précisait à la faveur d'un article sur « Le culte des sources ». En effet, Montbonnet (ill. 14), dont le col permet de passer du versant de la Loire au versant de l'Allier, dispose d'une source merveilleuse, dite Sainte-Bonnette, qui n'était pas seulement utile aux pâturages mais bien aux voyageurs dont la grande voie vers l'ouest et vers Saint-Jacques de Compostelle plus tard passait par ce col⁴². En 1952, le prieuré de Mazerat-Aurouze est présenté comme un pied à terre pour les religieux casadéens qui allaient de Chanteuges à La Chaise-Dieu

³⁷ Jean-Baptiste Vialet, « Note concernant la découverte d'objets à la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe », et François Énaud, « Découverte d'objets et de reliquaires à Saint-Michel d'Aiguilhe », dans *Saint-Michel d'Aiguilhe. Commémoration du millénaire*, Société académique, Le Puy, 1962, p. 75-76 et p. 77-81.

³⁸ U. Rouchon, « Les reliquaires de la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe », *Almanach de Renouveau*, 1957, p. 82-85, et procès verbal de la séance du 8 mai 1958, *Bulletin de la Société académique*, 37 (1958), Le Puy, 1959, p. 189. Même le père Roger Martin (1915-2009), qui fut en quelque façon chapelain perpétuel de Saint-Michel, n'a pu s'empêcher d'écrire que ces reliques « semblent remonter à l'origine même de la chapelle. Elles étaient renfermées, précise-t-il, entre deux coupelles de bronze, décorées de cercles concentriques, d'allure hispanique » (*Saint-Michel d'Aiguilhe*, Le Puy, 1987, « le Trésor », s. p.).

³⁹ Tout ce que l'on peut dire au sujet de ces objets est que l'hypothèse émise par l'inspecteur Énaud selon laquelle « les deux autels [de la chapelle] n'ont dû être montés qu'après l'achèvement définitif des travaux à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle » n'est pas seulement irrecevable, elle est en contradiction formelle avec la charte du doyen *Truannus* qui postule l'existence d'un culte effectif dès la fin du X^e siècle. Non seulement l'homogénéité de ce dépôt n'est plus admise, mais sa datation tardive rapportée au sac de Byzance perpétré lors de la 4^e croisade, en 1204, a été rejetée. La croix reliquaire d'argent niellé est considérée comme étant du X^e siècle et le Christ reliquaire en bois d'olivier peint a été rapproché comme il se devait du *Volto Santo* de Lucques et des Christs pyrénéens ou catalans datés de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle. Aux yeux de Jannik Durand, « rien n'empêche ce dépôt de remonter au XII^e siècle » (« Croix et Christ reliquaires », *La France romane au temps des premiers Capétiens (987-1152)*, éd. D. Gaborit-Chopin, Paris, 2005, n° 110, p. 163).

⁴⁰ *Almanach de Renouveau* (1950, p. 29 ; *supra* n. 43)*. Il est permis de noter à cet égard qu'un pèlerinage solennel du Puy à Rome eut lieu du 15 au 25 septembre 1947. (S.R., t. 70, n° 7, 18 nov. 1949, p. 94 ; n° 34, 26 mai 1950, p. 422-423 ; n° 48 et 50, 1^{er} et 15 sept. 1950, p. 559, 562-563 et 581-582). Le Père Joseph Faurie, chanoine honoraire depuis 1932 et responsable de la *Semaine religieuse*, entre 1928 et 1971, en a donné un récit sous le titre éloquent : Romieux - 1950 (S.R., t. 71, n° 163, p. 6-12, 24-26 et 33-36)*. *cf. C.H.L. 2003, p. 334.*

⁴¹ *Almanach de Renouveau*, 1950, p. 29 et 31-32. L'année précédente, le 23 octobre, un nouvel évêque qui venait d'Arras, M^{gr} Joseph-Marie Chappe (1949-1960), avait été intronisé au Puy (*ibidem*, 1950, p. 27).

⁴² « Le culte des sources chez nos ancêtres », *Almanach de Renouveau*, 1951, p. 101. La Bonnette figure à titre de lieu habité sur la carte du diocèse du Puy, gravée en 1778, sur l'ordre des États du Languedoc. Le col de Montbonnet (1.127 m) est généralement considéré comme « le seul point de franchissement aisé de la barre montagneuse du Devès qui sépare la vallée de la Loire de la vallée de l'Allier ». Sainte Bonnette d'Alvier, jumelée avec saint Bonnet, a sa statue dans la chapelle Saint-Roch, « initialement dédiée à saint Jacques » (Bernard Galland, « Chapelle Saint-Roch de Montbonnet », *C.H.L.*, année 1992, p. 71, 82-83 et 87).



Ill. 13 - Statuette de Christ en bois, X^e siècle, trésor de Saint-Michel-d'Aiguilhe (cliché Bernard Galland)

et inversement comme un centre d'accueil pour certains pèlerins de Compostelle qui s'en allaient vers l'Espagne en passant par Thiers et La Chaise-Dieu. «C'était donc là, opine résolument l'auteur, une estrade compostellienne»⁴³.

⁴³ Celle-ci était d'ailleurs en partie l'œuvre des religieux : «Les moines [de la CHAISE-DIEU] avaient fait construire le chemin qui porte encore leur nom et qui reste en service, le chemin des Pères, qui traversait la Senouire au pont du prieur» (Almanach de Renouveau, 1952, pp. 78-79).

Évoquant, deux ans plus tard, Saint-Privat-d'Allier (ill. 15), Ulysse Rouchon (ill. 16) n'a pas de peine à montrer que la situation du lieu sur une éminence rocheuse prolongeant les pentes de la Guirande⁴⁴ jusqu'aux rives droites de l'Allier explique la présence du *castrum*, sans oublier qu'il faut tenir compte aussi de l'existence d'une très ancienne voie reliant le Gévaudan et le Velay, dont la route moderne a suivi le tracé. Voilà pourquoi, écrit-il, la chapelle dédiée à saint Jacques qui se dresse sur l'escarpement de Rochegude (ill. 17 et 18), d'où la vue plonge sur Monistrol, a été érigée comme un phare sur l'un des trajets usités par les pèlerins de Compostelle⁴⁵. Ainsi, peu à peu, se précisent de Montbonnet à Monistrol les étapes de cette ancienne route de Saint-Chély, chère à Auguste Aymard⁴⁶.

La même année 1954, au cours de la séance du 8 juillet, Alex Brolles (ill. 19), qui fut au nombre des Amis de Saint-Jacques, rendait compte devant la Société académique d'un récent voyage en Espagne qui lui permit d'évoquer en connaissance de cause les difficultés rencontrées jadis par les pèlerins qui se rendaient du Puy à (...) Compostelle. Ce voyage lui avait donné la possibilité de s'arrêter à Estella, à 40 km de Pampelune, où l'attendait la visite de ce sanctuaire de Notre-Dame du Puy, dont Antoine de Bouillé (1900-1977) (ill. 20) avait récemment entretenu la compagnie. Était-ce là un souvenir du culte de la Vierge d'Anis ?

En effet, non content d'avoir indiqué, dans sa communication du 11 mars précédent, qu'Estella était mentionnée dans le *Guide du chemin de Saint-Jacques de Compostelle*, texte latin du XII^e siècle, édité et traduit par Jeanne Vielliard⁴⁷, Antoine de Bouillé s'était également attaché à retracer l'histoire de l'effigie auréolée de légendes qui est à l'origine du vocable troublant porté par ce sanctuaire⁴⁸. Cependant, Alex Brolles avait été déçu par l'absence totale de vestiges du Moyen Âge dans cette église. Nonobstant, le secrétaire

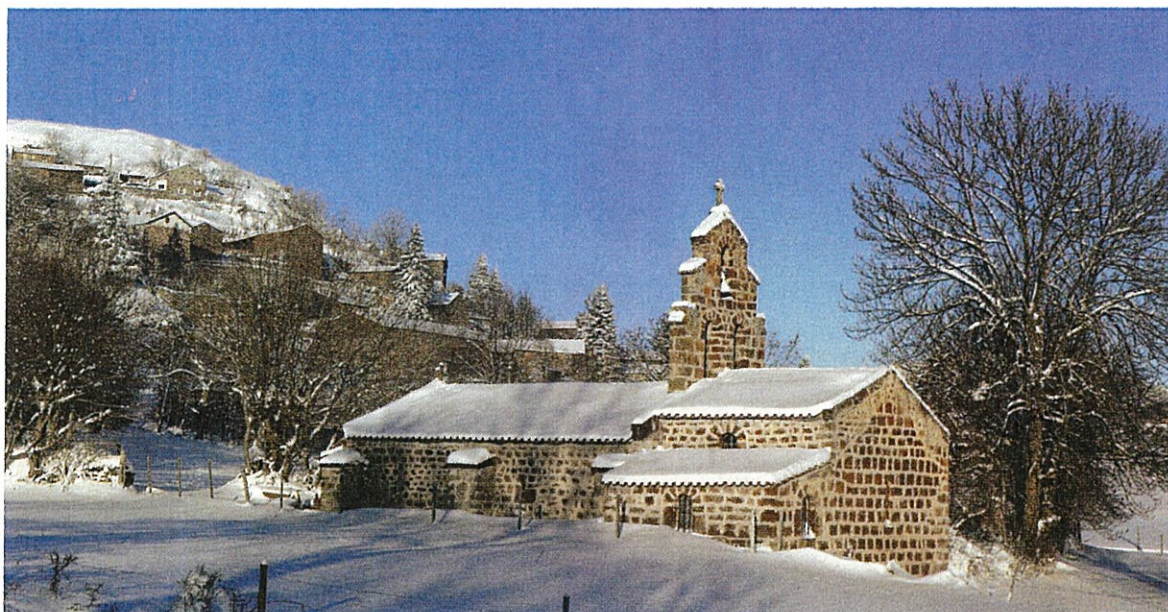
⁴⁴ «La Guirande» est un nom qui pourrait bien se rattacher à la série des toponymes du type *equoranda* qui se rattachent à l'idée de frontière. Jean Arsac (1922-1994) qui ne cite pas cette occurrence, mentionne deux autres «Guirande» (*Toponymie du Velay*, éd. Les Cahiers de la Haute-Loire, Le Puy, 1991, p. 122-123). N'est-on pas ici à la limite des anciens diocèses du Puy et de Mende ? En effet, Monistrol, sur la rive gauche de l'Allier relevait du diocèse de Mende, au même titre que Saugues.

⁴⁵ *Almanach de Renouveau*, 1954, p. 105.

⁴⁶ D'ailleurs Ulysse Rouchon évoque «la découverte faite en 1864 au coteau de Fontvieille d'une urne cinéraire contenant la trousse d'un oculiste du III^e siècle, ainsi que son argent.» Ce dernier se nommait *Sextus Polleius Solemnis* (*ibidem*, 1954, p. 105). D'après Maxime Rioufol (1872-1962), le lieudit «Fontviel» se trouve non loin du point de rencontre d'une branche de la voie d'Auvergne, venue de Fix par Mercury, et de la «Voie Boulée» qui, selon lui, franchissait l'Allier à Monistrol («Contribution à l'étude des origines du Puy. La voie d'Aquitaine», *Bulletin historique de la Société académique du Puy*, 38 (1959-1960), Le Puy, 1961, p. 49).

⁴⁷ Il est intéressant de noter qu'Antoine de Bouillé cite le livre de M^{lle} Vielliard d'après l'édition de l'École des hautes études hispaniques, fasc. XXIV, auquel il assigne une date erronée («Notre-Dame du Puy à Estella», *Bulletin de la Société académique*, 11 mars 1954, 34 (1954-1955), Le Puy, 1955, p. 91, et n. 46, 2009). Effectivement Estella est le but de la 3^e des treize étapes que la *Guide* énumère entre Saint-Michel Pied de Port et Saint-Jacques : *Tercia est a Pampilonia urbe usque ad Stellam* (*Ms. original* n. 26, 1990, p. 4).

⁴⁸ L'orateur s'appuyait, en l'occurrence, sur un livre de don Pedro Echeverría paru en 1951. Bien que les faits rapportés dans la «*Memoria descriptiva e histórica de la Imagen y santuario de Na-Sa del Puy de Estella, Patrona de esta ciudad*» lui aient semblé relever davantage de la légende que de l'histoire, Antoine de Bouillé était porté à croire «à l'influence spirituelle de l'église du Mont Anis.» Don José María Lacarra ne s'est pas prononcé sur cette question. Il rapporte seulement que l'église de *Nuestra Señora del Puy* fut confiée en 1174 à la société des «*LX confratribus de Stella, qui dicuntur confratres Sancti Jacobi*». La ville elle-même ne fut fondée qu'en 1090 (*Las Peregrinaciones*, op. cit. supra n. 61, II, Madrid, 1949, p. 134 et 137). De son côté, Pedro María Gutiérrez Eraso s'est borné à relever les analogies, nombreuses certes, que l'on peut trouver entre Le Puy et Estella, sans apporter de preuve formelle («*Los orígenes de la fundación de Estella : su posible relación con la ciudad de le Puy-en-Velay*», *Bulletin philologique et historique du C.T.H.S.*, année 1969, Paris, 1972, p. 519-528 ; cf. m. 147 dans C. H. L. 2009, p. 372).



Il. 14 - Vue de la chapelle de Montbonnet (cliché Bernard Galland)

Il. 15 - Vue de Saint-Privat-d'Allier (cliché Bernard Galland)



Ill. 16 - Portrait d'Ulysse Rouchon (1878-1960), conservateur du musée Crozatier et de la bibliothèque municipale du Puy-en-Velay, par Robin, BM Le Puy-en-Velay



de la Société avait trouvé une compensation dans «la similitude de formes observable entre la chapelle Saint-Clair [d'Aiguilhe], dite à tort Temple de Diane et ces édifices octogonaux qui se rencontrent en Navarre, à Eunat, à Torres (...), presque toujours sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle»⁴⁹.

Cette même année 1954 qui coïncidait avec la célébration d'un jubilé compostellan, le docteur Denys Tixdre évoquait à l'intention des lecteurs de l'*Almanach de Brioude*, l'histoire du pèlerinage de Galice⁵⁰. Du reste, un an plus tard, peut-être comme une conséquence de ce jubilé, Jean Secret (1904-1981), pour lors vice-président de la Société archéologique du Périgord, qui avait découvert l'Espagne et les chemins de Saint-Jacques durant les années 50, publiait un excellent ouvrage de divulgation, le premier du genre, intitulé : *Saint Jacques et les chemins de Compostelle*. Certes, il s'y attache à faire découvrir d'une plume alerte le *Camino francés*, mais ce qu'il dit des chemins français n'est pas moins intéressant. S'il n'ignore pas Godescalc, prince des pèlerins de Galice, qu'il fait voyager en 951,* il s'est inspiré, pour ce qui est de la voie du Puy, de la grande

* Tout comme Auguste Aymard, voir p. 252, note 28.

⁴⁹ «Le chemin de Saint-Jacques et le Temple de Diane», *Bulletin de la Société académique*, 34 (1954-1955), Le Puy, 1955, p. 104-105. Lors du Congrès de 1855, «l'attention» des participants avait été «vivement sollicitée par le petit monument vulgairement connu sous le nom de *Temple de Diane*» (*Congrès scientifique de France*, XXII^e session, Le Puy, 1855, I, Paris-Le Puy, 1856, p. 135-140).

⁵⁰ «Le chemin de Saint-Jacques», *Almanach de Brioude*, année 1954, p. 103-126 ; jubilé de 1950 : *q. m. 89 et 90*, dans *C.H.L. 2009*, pp. 352-353.



*Ill. 17 - Vue de Rochegude,
site castral
(cliché Bernard Galland)*



*Ill. 18 - Chapelle Saint-Jacques
(cliché Bernard Galland)*



Ill. 19 - Portrait d'Alex Brolles



Ill. 20 - Portrait d'Antoine de Bouillé (cliché extrait de Comte A. de Bouillé, Varennes et la dernière chance de Louis XVI, 1969)

carte murale élaborée en 1937 pour les besoins pédagogiques du Musée des monuments français, à Paris. De là vient qu'au sortir du Puy, il signale deux routes divergentes qui se rejoignent à Aumont, au seuil de l'Aubrac. La plus directe des deux est clairement celle qui passe par Monistrol et Saugues⁵¹.

⁵¹ Ce livre fut connu au Puy, puisqu'Auguste Faux le cite (*Sanctuaires et pèlerinages*, n° 25, 1962, p. 149, note 5 ; *infra* n. 58). D'origines savoyardes, Jean Secret a donné la même année un article court mais substantiel sur « Saint Jacques le Majeur et les chemins de Saint-Jacques en Savoie » (*Mémoires de l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Savoie*, 6^e série, 2 (1955), p. 57-64). C'est assez dire qu'il ne travaillait pas en amateur. Bien que ce qu'il avance au sujet de « la route auvergnate », au sortir du Puy, manque de précision comme d'originalité puisqu'il démarque la carte de Francis Salet (2003, n. 54), il convient de le citer : « La rue Saint-Jacques [par quoi il faut sans doute entendre son prolongement] escalade une rude colline avant de conduire les pèlerins à La Baraque [Les Baraques sur la N. 88], La Sauvetat, Saint-Bonnet [de Montauroux, Lozère], Grandrieu, Saint-Denis et Aumont ; ou bien, par un autre itinéraire, vers Bains [Nationale 589], Saint-Privat, Monistrol-d'Allier, Saugues, Saint-Chély-d'Apcher [Nationale 587, Lozère], Aumont. » (J. Secret, *Saint Jacques et les chemins de Compostelle*, Horizons de France, Paris, 1955, p. 30). En effet, c'est l'attraction exercée par la fameuse voie Bolène, venue en droite ligne de Saint-Paulien, qui explique le premier de ces deux itinéraires, puisqu'il tend à la rejoindre (*supra* n. 27). Son intérêt tient à ce que, suivant ici la Nationale 88, ce chemin passe par Costaros et, après La Sauvetat, par Landos (2003, n. 122). Voilà ce qui justifie la présence de ces toponymes « espagnols », dont l'abbé Chanal aussi bien qu'Eugène Pébellier surent tirer parti (Ms. n. 136, CHL, 2003, n. 116). En réalité, ce chemin se confond avec la route de Nîmes, étudiée par Marcel Girault, qui file sur Pradelles (*supra* n. 30) et il est fort douteux qu'il ait jamais été utilisé par les pèlerins désireux de se rendre en Galice. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, ce sont les observations que le livre de Jean Secret a pu inspirer à un historien chevronné tel que Charles Higounet : « Le plan de l'ouvrage est le plan géographique (...). L'essentiel porte sur les chemins en Espagne (...), la partie française, qui représente cependant un ensemble tout aussi impressionnant, n'a droit qu'à quelques pages (...). Ce déséquilibre est voulu (...), mais il souligne ce que nous disions naguère, à savoir que l'enquête serrée sur les routes françaises est loin d'être achevée. L'auteur le sait bien. Mais la profusion de tels beaux livres (...) ne doit pas donner l'illusion que tout est dit (...) et détourner de constituer l'inventaire jacobite français exhaustif que réclame l'érudition ». On a ainsi, à chaud, le point de la critique historique vers 1956 (Ch. Higounet, « En chemin vers Saint-Jacques de Compostelle », *Annales du Midi, Comptes rendus*, 69 (1957), p. 82-83 ; cf. C. H. L., 2009, n. 41, p. 333).



Ill. 21 - L'Allier et Les Cluzels à Monistrol-d'Allier. La chapelle de la Madeleine occupe une grotte en dessous et à droite du village (cliché Bernard Galland)

En 1957, l'*Almanach de Renouveau* revient sur RocheGude pour signaler que « ce bijou d'art roman qu'est la petite chapelle Saint-Jacques, attenante à la tour du vieux château, vient d'être restaurée par les soins de la municipalité de Saint-Privat. Le panorama qui se découvre depuis le piton où elle est perchée est l'occasion de peindre, d'un côté la vallée de l'Allier, de l'autre une colline au long de laquelle est le chemin de Saint-Privat, à trois kilomètres de là, et de laquelle descend le chemin venu de Mercœur, une vieille estrade allant du nord au midi, chemin des pèlerins de Saint-Jacques qui descendait à Monistrol-d'Allier et remontait vers Saugues par Les Cluzels (ill. 21) : c'est pourquoi, observe l'auteur, les villages de La Ribeyre fêtent leur patronage de Saint-Jacques »⁵².

Quand on aura observé que le même *Almanach de Renouveau* allait évoquer par la suite non seulement l'étonnante statue du saint patron des pèlerins, tapie dans la pénombre du

⁵² La fin de l'article rapporte la vente du prieuré de RocheGude comme bien national, puis, sa restauration dans le premier tiers du XIX^e siècle, avec l'aide du «seigneur de Mercœur» qui l'avait racheté. Voici la chute : «Récemment de nouvelles réparations ont été faites. Et l'on affirme que saint Jacques va revenir en son antique chapelle des Romieux de Compostelle. Le passé, après l'hiver, cherche un nouveau printemps : Vive saint Jacques de RocheGude !» On ne pouvait mieux dire («Un vieux château : RocheGude», *Almanach de Renouveau*, 1957, p. 54-55).

porche nord de la basilique Saint-Julien de Brioude⁵³ (ill. 22), mais également, sous la plume de l'abbé Noël Dursapt (1909-1985) (ill. 23), la naissance de la confrérie des pèlerins de Monseigneur Saint-Jacques de Chilhac, au XVI^e siècle⁵⁴, l'on aura acquis la conviction que le passé jacobite du Velay était bel et bien en train de renaître de ses cendres.

Du reste, l'évocation de la remarquable effigie de Brioude n'était pas le fait du hasard. L'*Almanach de Renouveau*, pour l'année 1958, où parut son image, coïncidait avec la proclamation solennelle, au mois de juin, de l'érection en basilique mineure de l'église de Saint-Julien. L'article en question n'avait d'autre but que de rappeler cet événement. La cérémonie n'avait mobilisé pas moins de dix évêques sous la présidence de Joseph Martin, archevêque de Rouen. Aussi n'est-il pas interdit de voir dans cette évocation un clin d'œil à une dévotion chère à M^{gr} Martin⁵⁵.

Du coup, l'idée d'évoquer par une exposition les « Chemins de Saint-Jacques » au Baptistère Saint-Jean, lors du millénaire de 1962, semble beaucoup moins extravagante qu'il n'y paraît⁵⁶. Non seulement, à l'automne 1959, Louis Bourbon (1900-1993) (ill. 24), - qui n'allait pas tarder à fonder l'Association de sauvegarde du château d'Arlempdes, doté lui aussi d'une chapelle romane dédiée à l'apôtre (ill. 25) -, avait achevé de présenter à la Société académique « ces multiples voies de Saint-Jacques qui sillonnaient le Velay et dont le tracé n'a jamais encore été défini »⁵⁷, mais il est possible de prendre sur le vif la

⁵³ Cette statue brisée avait été remarquée en 1861 par le baron François de Guilhermy, dont Auguste Casati a publié les observations (*Brioude et l'église Saint-Julien. Notes du baron Guilhermy*, Brioude, Watel, 1929). Casati revint sur la question un peu plus tard dans le but d'attirer l'attention sur cette pièce remarquable, qui était alors malencontreusement reléguée dans la chapelle Saint-Michel, d'accès difficile. Faute de pouvoir en prendre un cliché, il en publia un dessin dû au crayon d'un artiste brivadois, André Blanc, qui ne recula pas devant les obstacles (« Une statue de Saint-Jacques de Compostelle à l'église Saint-Julien de Brioude », *Almanach de Brioude*, 1934, p. 151-169, existe en tiré-à-part, 28 pages). C'est cette image qu'a reprise l'*Almanach de Renouveau* (« Une nouvelle basilique : Saint-Julien de Brioude », édition de 1958, p. 64-67, cliché p. 67). Cette effigie n'est pas en marbre mais en albâtre. Elle a été exposée à Compostelle à la faveur de l'année sainte 1999 (H. Jacomet, « Santiago el Mayor sentado en Majestad », *Santiago la Esperanza*, Palacio de Gelmírez (catalogue de l'exposition, 27 mai-31 décembre 1999), Xunta de Galicia, Santiago, 1999, p. 656-657).

⁵⁴ « Quand Chilhac honorait Monseigneur Saint Jacques », *Almanach de Renouveau*, 1963, p. 116-118.

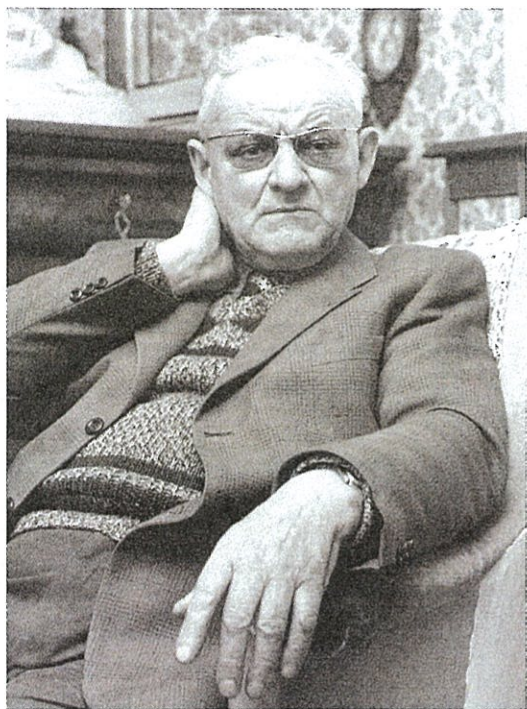
⁵⁵ Cette faveur fut concédée, à la demande de l'évêque du Puy, par Pie XII (Bref apostolique du 26 avril 1957). Son octroi coïncidait avec l'achèvement des travaux de restauration et d'embellissement qui avaient permis de remettre à jour la polychromie des piliers de la nef et dégagé le narthex assombri jusque là par la présence du grand orgue qui y était pourtant bien à sa place. L'auteur explique parfaitement ce qu'est une basilique, que la France en compte 89, autant qu'il y avait alors de départements, et que le diocèse de Velay en aura désormais deux puisque la cathédrale du Puy avait reçu, elle aussi, le titre de basilique mineure, le 11 février 1856. Ce n'est pas sans nostalgie qu'est évoqué « le pont du Colombier d'Anis sur lequel passèrent des millions de roumieux, allant du nord au midi, vers Le Puy et vers Compostelle ». En effet, la dernière pile de ce pont fut emportée par l'Allier le 9 novembre 1933 (*Almanach de Renouveau*, 1958, p. 64-67 ; l'abbé Martin pèlerin de Saint-Jacques, *cf. C.H.L.*, 2009, n. 74-76 et 92-94).

⁵⁶ Voir *C.H.L.*, 2009, n. 99, p. 355).

⁵⁷ « M. Bourbon, qui n'ignore rien de l'histoire et de l'art de notre région », lit-on sous la plume du secrétaire de séance, Jean Arzac, « complète aujourd'hui une précédente communication relative aux « chemins de Saint-Jacques » (...). Il s'attache à retracer certains itinéraires secondaires et nous invite à participer avec lui à la recherche de ces multiples voies de Saint-Jacques qui sillonnaient le Velay » (« Les chemins de Saint-Jacques », P. V. de la séance du 8 octobre 1959, *Bulletin historique de la Société académique*, 39 (1959-1960), Le Puy, 1962, p. 69 ; 2009, n. 55). Il y a apparence que Louis Bourbon qui passait ses étés à Montfaucon-en-Velay, y exerçait depuis 1945 certaines fonctions dans le cadre des Monuments historiques, notamment dans le recensement des monuments à classer. Par la suite, il s'occupa davantage des départements de la Loire et du Rhône ou plus exactement il alla jusqu'à cumuler la Conservation des Antiquités et Objets d'Art de 5 départements. Louis Bourbon n'en était pas moins assidu aux séances de la Société académique comme ce jour où il exprima le souhait que la Commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean soit protégée ou quand il signala « la découverte chez les Augustins de Toulouse d'une chapelle « Notre-Dame du Puy » » (P.V. Séance du 12 octobre 1961, *Bulletin*, 41 (1963), Le Puy, 1963, p. 142, et séance du 12 avril 1962, *ibidem*, 1963, p. 164). Quinze ans plus tard, il est toujours actif (« Trésors à Saint-Bonnet-le-Château », *Bulletin*, 54 (1978), p. 154-155 ; « La sainte Épine donnée à la cathédrale du Puy par saint Louis », *ibidem*, 54 (1978), p. 164, et 55 (1979), p. 130-131).



Ill. 22 - Brioude, basilique Saint-Julien, statue de Saint-Jacques, en albâtre, présentée dans le porche nord de la basilique de Brioude (cliché Bernard Galland)



Ill. 23 - L'abbé Dursapt en 1977, lors d'une interview à Saint-Eble par un correspondant du journal La Montagne (archives familiales)



Ill. 24 - Portrait de Louis Bourbon



Ill. 25 - Château d'Arlempdes, chapelle castrale Saint-Jacques, état actuel après restauration (cliché Bernard Galland)

Ill. 26 - Portrait de monseigneur Dozolme, évêque du Puy



mesure du progrès accompli par l'intérêt porté à saint Jacques et à son pèlerinage, entre mai et juin 1962 par exemple, rien qu'à considérer les développements dont s'est enrichie l'étude qu'Auguste Faux, qui fut trente-trois ans durant, de 1951 à 1984, sacristain de la cathédrale du Puy, a consacrée à Saint-Michel d'Aiguilhe, dans le cadre du millénaire⁵⁸.

En fin, si paradoxal que cela puisse paraître, c'est à celui qui semble être resté le plus discret au cours de ces journées mémorables et qui s'est tenu comme délibérément en retrait, qu'il faut demander, comme le mot de la conclusion, l'expression la plus frappante

⁵⁸ En effet, Auguste Faux (né en 1923-+13 janvier 2013) eut, comme en 1956 (*Ms. AD*, n° 13), l'heureuse idée de publier l'essai qu'il écrivit, et dans la *Semaine religieuse du Puy-en-Velay*, et dans la revue *Sanctuaires et pèlerinages*, fondée en 1955 par le R.P. J. Ramond, A.A., comme organe du Centre de documentation de ce qui fut, à partir de 1958, l'Association ou «Comité des Recteurs» de sanctuaires. Il se peut que l'article en question, intitulé : «Un pèlerinage millénaire : Saint-Michel d'Aiguilhe (962-1962)», ait été entièrement rédigé au moment où la S. R. en donna des «extraits». Néanmoins, certaines variations prouvent que l'auteur fit des retouches dans l'intervalle. Aussi la sélection opérée ne laisse-t-elle pas d'être significative. Le premier extrait est identique dans les deux cas (*S. R.*, n° 32, 11 mai 1962, p. 510-512 ; *S. et P.*, n° 25, juin 1962, p. 147-149). Le second, «Gothescalk, évêque et pèlerin», présente une variante. «Ce fut, déclare M. Faux, le premier pèlerin français illustre qui inaugura la route du Puy.» (*S. R.*, n° 34, 25 mai 1962, p. 544). On lit dans *Sanctuaires et pèlerinages* : «la ligne du Puy» (*ibidem*, n° 25, juin 1962, p. 149). En outre la chute y est plus rapide (*ibidem*, p. 150). Peut-être est-ce le rédacteur de la S. R. qui a ajouté, en guise de conclusion, cette phrase redondante : «Pieux évêque, fervent du culte marial, il ouvrit aux pèlerins la route du grand pèlerinage de Saint-Jacques à partir du Puy.» (*S. R.*, n° 34, 25 mai 1962, p. 544). En tous cas, c'est ici que l'on a opéré une coupure. De fait, l'auteur poursuivait : «Si Gothescalk fut le premier pèlerin illustre de Saint-Jacques de Compostelle, il ne fut pas le seul», et de fournir une copieuse liste de pèlerins vellaves de Saint-Jacques, avant de passer au «culte des anges au Puy» (*ibidem*, n° 25, juin 1962, p. 150). De deux choses l'une, soit ce passage a été volontairement omis par la S. R., soit il s'agit d'un ajout. En tout état de cause, cet appendice témoigne du désir de prolonger dans le temps l'épopée de Gotescalc (autres signes, 2009, n. 115). Il est à noter qu'Auguste Faux ne s'est jamais compromis dans ce que l'on a appelé ici la légende dorée de Gotescalc (2009, C.H.L., n. 80, p. 348, n. 83, p. 349 ; n. 101, p. 356).

de cette résurgence irrépressible. En effet, le dimanche 26 août 1962, devant les six cents Routiers de la Paix, rassemblés dans la cathédrale Notre-Dame, M^{gr} Dozolme (ill. 26), initiateur et protagoniste du millénaire de Saint-Michel d'Aiguilhe, a laissé éclater l'enthousiasme qu'il avait sans doute progressivement senti monter en lui. Ayant pris la parole, il essaya de traduire, tel qu'il crut l'avoir entendu, mais en demandant à l'Esprit-Saint de le guider, le message de Notre-Dame du Puy aux Routiers de la Paix du Christ. Voulant marquer dans son homélie la triple ascension du pèlerinage ainsi vécu, il évoqua Marie, la Route et Saint-Michel. Qu'il soit permis de le suivre ici sur la Route :

« Notre-Dame du Puy, c'est aussi Notre-Dame de la Route. Non seulement (...) parce que vous l'avez mise au terme de votre route internationale, mais parce qu'elle fut intimement liée jadis à cette route qui menait vers Saint-Jacques de Compostelle et qui a été pendant des siècles la trame d'une épopée religieuse incomparable. »

« C'est du Puy que partit vers Compostelle en 950, il y a plus de mille ans, l'évêque Gotescale, mon lointain prédécesseur. Et c'est lui le premier pèlerin français à Saint-Jacques de Compostelle dont l'histoire ait retenu le nom, comme si c'était lui qui avait ouvert la route du grand pèlerinage. Notre vieille cité fut pendant des siècles l'un des principaux centres de ralliement des pèlerins de toute l'Europe en route vers Santiago. Et voici qu'en ce 15 août 1962, il y a quelques jours à peine, nous avons eu la joie et le grand honneur de recevoir son éminence le cardinal Quiroga y Palacios, archevêque de Saint-Jacques de Compostelle. Il a bien voulu faire la route à son tour pour venir célébrer au Puy l'Assomption de Notre Dame. Cette route de Compostelle fut la grande artère spirituelle du Moyen Âge, qui permit la rencontre et le dialogue entre la France et l'Espagne, par la Chrétienté et l'Islam, l'Occident et l'Orient sur le plan de l'art, de la culture et de la pensée religieuse (...) »⁵⁹.

⁵⁹ Non seulement M^{gr} Dozolme se relie lui-même à son « lointain prédécesseur, mais il invite son auditoire à participer à l'événement qui vient de se produire, en faisant immédiatement entrer dans l'histoire la venue au Puy du cardinal de Galice. Sa parole prend tout à coup le ton prophétique de l'annonce qui n'est employé que dans les cas où l'on discerne explicitement l'action de Dieu dans l'histoire : « Et voici que... » Mais quel est le motif de cette joie profonde ? C'est que le fil de cette épopée religieuse, dont la route qui menait vers Saint-Jacques fut jadis la trame, est désormais renoué. Tel sont le sens et le résultat de la visite rendue par le cardinal Quiroga y Palacios » (*MSAD*, n. 125). Car « Béni [est] celui qui vient au nom du Seigneur ! » De fait, c'était sa bénédiction et à travers elle, celle de l'Église toute entière, que le cardinal était venu donner (2009 n. 88 et 102). Le fruit de cette bénédiction, c'est que « la grande artère spirituelle que fut la route de Compostelle » est prête désormais à retrouver le rôle qui fut le sien, celui de vecteur de rencontre entre la France et l'Espagne, certes, mais aussi entre tous les pèlerins, mais encore de dialogue entre « Chrétienté et Islam », « Occident et Orient » (*MSAD*, n. 262). « Et il est permis de croire qu'en plein drame de l'Algérie (*MS*, n. 117 ; 2009, n. 102), ces paroles eurent dans la bouche de l'évêque du Puy une portée toute autre que celle d'un constat purement archéologique (2009, n. 29, 73 ; *MS*, n. 140 ; *ici* n. 31). Quant à Notre-Dame du Puy, si elle est aussi Notre-Dame de la Route (2009, n. 92), n'est-ce parce qu'elle accompagne les pèlerins où qu'ils aillent ? Par conséquent, « la vieille cité qui fut pendant des siècles l'un des principaux centres de ralliement des pèlerins de toute l'Europe », est là qui ne demande qu'à accueillir et envoyer la génération nouvelle des pèlerins. Telle est l'interprétation que l'on serait tenté de donner à ces paroles (S. R., 82^e année, n° 50, 14 septembre 1962, p. 749).

Bien qu'il donne l'impression de s'exprimer au passé, tout se passe ici comme si M^{gr} Dozolme avait soudain entrevu, grâce aux Routiers de la Paix, venus des quatre coins de l'horizon, - comme le montrait à l'envi la diversité de leurs origines⁶⁰ -, la vertigineuse perspective historique qui fait du Puy non seulement un lieu de rassemblement aux pieds de la Vierge, mais aussi un point de départ vers le Finistère de Galice. Comparables à ces vivants sortis de l'arche après l'épreuve du déluge qu'est tout pèlerinage, et projetant au-dessus du Velay l'arc-en-ciel de la paix entre les nations, ces pèlerins n'avaient-ils pas révélé d'un coup, par leur présence et leur générosité, la vocation éminente de cette pierre d'angle et d'attente qu'est Notre-Dame du Puy, dans la trame de l'épopée nouvelle qui appelle l'Europe à se construire et, avec elle, le monde⁶¹. Tout est dit, tout est là et, cependant, rien n'a encore été fait de décisif dans ce sens. Ce sera la tâche de la décennie qui s'ouvre, rythmée par deux années saintes compostellanes, 1965 et 1971, que domine encore la haute stature du cardinal de Galice⁶².

Au Puy-en-Velay et aux environs, les esprits étaient mûrs pour le renouveau du pèlerinage.

Humbert Jacomet

⁶⁰ «Qui sont ces Routiers, interroge le rédacteur de la *Semaine religieuse*, Allemands, Français, Hollandais et Espagnols, pour la plupart, mais aussi Italiens, Suisses, Anglais, Irlandais, voire même Hindous... Quant à leurs professions, elles sont très diverses. Chez les garçons, on rencontre des médecins, des ingénieurs, des avocats, des ouvriers. Chez les filles, des infirmières, des secrétaires, des assistantes sociales, des membres de l'enseignement. Tous et toutes sont liés d'une amitié vraie, née d'un idéal commun et de l'école de la route. Leur colonne est pacifique. On peut ne pas les comprendre, mais l'on est frappé par une évidence : ils s'aiment : ce sont les pèlerins de la charité et de la paix » (*S. R.*, n° 50, 14 septembre 1962, p. 747). «Au moment de la prière universelle, l'on entendit successivement un Allemand, une Italienne, un Hindou, une Hollandaise, un Allemand, un Français, un Camerounais, un Suisse, un Américain, un Espagnol. Chacune de ces prières déposée dans une enveloppe fut portée au pied de l'autel de Notre-Dame du Puy » (*ibidem*, 50 (1962), p. 750 ; *M_s. A. D.*, n. 113).

⁶¹ Il va de soi qu'une telle construction ne peut s'effectuer sans l'homme (*M_s*, n. 125). Elle passe nécessairement par l'homme en qui elle trouve son commencement et sa fin. C'est pourquoi chacune des conséquences que M^{gr} Dozolme tire des trois points de son homélie, à l'attention des «Routiers de la Paix », mériteraient d'être pesées, surtout celle où, après avoir évoqué «la Vierge de l'Annonciation qui se veut fidèle au rendez-vous du Vendredi saint », il invite les routiers «à lui répondre par un engagement généreux dans le sens de l'Incarnation rédemptrice», ce qui revient à suivre le Christ pèlerin (*S. R.*, n° 50 (1962), p. 748 ; *2009*, n. 103 ; *M_s*, n. 125) L'évêque ne manqua pas non plus de rappeler l'un des thèmes qui lui fut cher tout au long du millénaire : la «vaillance» nécessaire afin de «sauvegarder ce qu'il y a de plus divin dans l'homme pour sauver l'homme et de maintenir la place de Dieu dans la cité pour sauver la cité» (*ibidem*, 50 (1962), p. 750 ; *M_s*, n. 117).

⁶² Années saintes de Saint-Jacques, voir *C. H. L.*, 2009, n. 88, p. 352.

SOMMAIRE

Résumés	5
Yves Thellière	
<i>Archéologie dans le nord-est du département, cantons de Bas-en-Basset et Monistrol-sur-Loire</i>	7
Pascal Bois	
<i>Les seigneurs de Roche (XIII^e - début XIV^e siècle)</i>	41
Christian de Seauve	
<i>L'église romane et le bourg fortifiés de Champagnac-le-Vieux</i>	79
Marie-Thérèse Guilloux	
<i>L'évêque comte du Velay Antoine de Sénec terre (1561-1593)</i>	119
Jean-Pierre Bernard	
<i>La société de la vicomtesse de Polignac en 1717</i>	191
Bernard Féminier	
<i>Antoine Coumès, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées (1809-1893), sa vie, son œuvre</i>	227
Humbert Jacomet	
<i>L'« estrade de Gévaudan ». Souvenirs et renaissance du pèlerinage de Saint-Jacques au Puy-en-Velay (XIX^e-XX^e siècle)</i>	241
Didier Perre	
<i>L'« orchestre » de L'Écho du Boqueteau (1915-1918) : un creuset d'échanges musicaux</i>	271

CAHIERS

DE LA

HAUTE-LOIRE

Revue d'études locales

ANNÉE 2013



Publications de l'Association des Cahiers de la Haute-Loire
Archives départementales de la Haute-Loire, Le Puy-en-Velay

www.cahiersdelahauteloire.fr